

ETATS D'AME

D'où sortent-ils donc tous, ces mendiants qui ne nous laissent plus en paix ? Nous avons dans le temps des clochards bcbg avec landaus, kil de rouge et pull-over en papier journal. Ils tenaient leur place sous les ponts, sur les bancs publics, et aux portes des églises, coincés entre la sébile du curé et la caisse du pâtissier.

Nous avons maintenant des mendiants protéiformes qui envahissent tout notre espace de vie et empoisonnent notre conscience.

Le feu rouge, énervant par nature, devient une souffrance lorsqu'ils remontent la file d'attente. Il va falloir se décider à donner ou non avant qu'il ne passe au vert ; pénible quand on n'est pas encore bien réveillé.

J'hésite à rentrer dans le bureau de poste des Patriarches, parce qu'il y a un chômeur en fin de droit qui m'ouvre la porte avec politesse.

Je préfère un taxi et ses embouteillages au métro où je ne peux m'empêcher de dévisager les mendiants embarqués et d'en avoir honte. Honte de ne faire que de rares plongées à tendances ethnologiques dans ce milieu que je ne veux plus comprendre. Je ne donne jamais à ceux qui y font la manche avec batteries et hauts parleurs parce qu'ils cassent les oreilles et m'empêchent de me lover douillettement derrière un livre ou un journal.

Donner ou ne pas donner, trotte dans la tête dès le premier mendiant rencontré au bord de la bouche d'entrée du métro jusqu'au dernier, là-bas au bord des lèvres de sortie. Le journal déplié ne fait même plus diversion. J'en croise dans tous les couloirs avant d'arriver sur le quai. J'en viens alors à remercier les heures d'affluence qui ne laissent pas de place pour passer la sébile. C'est l'heure bénie où les mendiants vont boire et les passagers respirent bien qu'écrasés les uns contre les autres.

Dans le TGV c'est plus facile parce qu'ils doivent descendre au départ du train. L'autre jour, une belle fille nous faisait le coup de la droguée repentie déjà vu plusieurs fois. Je tourne ostensiblement la tête vers la fenêtre quand elle passe à côté, puis regarde son numéro par dessus les dossiers. Elle était si bonne, elle paraissait si sincère, qu'un type lui a donné un billet de cinquante euros. Estomaquée, elle a hurlé non pas de joie mais de surprise : « ben ça alors, cinquante balles, ben ça alors ! ». Elle en a oublié de passer auprès des autres passagers, eux aussi quelque peu estomaqués.

Bref, la mendicité me mord les tripes et m'empêche de m'isoler dans la *Psychologie Collective* de Freud pour une bonne autoanalyse. Je me cherche une ligne de conduite, un raisonnement logique qui permettrait de retrouver le calme. On ne peut pas donner à tous tout le temps ; mes racines chrétiennes m'interdisent de refuser à tous. Alors quoi ?

J'ai pitié, je me fustige moi le nanti... Mais je suis sûr que les trois quarts sont des professionnels bien rodés, peut être même organisés par un parrain racketteur. Alors aujourd'hui c'est décidé je ne donnerai pas à cette roumaine qui porte un bébé et exhibe un bout de carton sur lequel est écrit qu'elle a faim. Ils arrêteront, ces maquereaux d'organiser la misère de leurs proches si cela ne rapporte plus rien. Un peu comme les sanctions économiques de l'ONU à l'encontre des dictateurs qui affament leur population. Et tant pis pour celle-ci, si elle en devient encore plus affamée.

Aujourd'hui je ne donnerai qu'aux très vieux. Là je suis beaucoup plus certain de ne pas me faire rouler. Rouler quoi d'ailleurs ? La bonne conscience d'avoir donné à bon escient ? Comme si mon euro donné à la roumaine aurait moins de valeur que celui donné à ma petite vieille de la gare.

Elle est recroquevillée au milieu de ses paquets, de ses sacs en toile plastique tricolore, de ses boîtes en carton bien rangées. Elle ne fait pas sale, et ses cheveux clairsemés qui laissent voir son crâne rose, sont blancs, presque propres. Elle est manifestement là en permanence, car elle ne peut emmener tous ses paquets d'un coup. Comment fait-elle pour aller acheter un bout de pain quand la quête a été assez fructueuse, sans qu'aussitôt on ne vienne la voler ? Elle n'a pas de sébile, n'apostrophe personne. Elle farfouille constamment dans ses sacs en marmonnant. Elle doit être atteinte d'Alzheimer. Quand je lui tends une pièce, elle déplie une petite main décharnée, déformée par l'arthrite, dont les doigts se crochètent les uns les autres. Sa solitude me fend le cœur. Pourquoi n'est-elle pas dans un asile ? Je cotise suffisamment à la Sécu pour qu'on m'épargne ce spectacle !

J'ai essayé tous les systèmes, pour me mettre en paix avec moi-même. Aujourd'hui, je ne donnerai qu'aux aveugles, aux culs-de-jatte ou aux filles mères, et tant pis si elles sont roumaines... Demain je donnerai vingt euros au treizième que je rencontre et rien aux autres...

Après-demain, une pièce tous les cinq mendiants... Le double si ce sont des femmes... Dimanche je ne donne rien à la quête dans l'église, mais vide ma poche sur le parvis, etc.

Ridicule tout cela, je sais bien. Il faudrait ne pas réfléchir et céder à l'impulsion ou ne rien donner du tout.

Bienheureux les endurcis qui auront décidé une bonne fois pour toutes de ne pas donner ! La pitié, qu'elle soit ressentie ou manifestée me fait horreur ! J'ai honte de franchir des mains tendues en détournant le regard... J'en ai assez de glisser loin de ces joues que j'ai plus envie de gifler que de baiser... Je ne supporte plus ces discours stéréotypés que je voudrais interrompre, par un « arrête de m'agresser, voilà deux euros et casse-toi ! ».

Je vais démissionner ! Après-tout, c'était le boulot de l'Eglise ; maintenant c'est celui de la Sécu, de l'Etat et de toutes ces associations qui me tapent sans arrêt. Pourquoi faut-il alors, qu'en plus, je fasse la charité à tous les coins de rue ?

Je rends mon tablier ! Je démissionne ! Je ne donnerai plus jamais rien ! Pour calmer ma conscience, je ferai un gros chèque à l'action catholique qui aura sûrement plus de jugeote que moi sur sa destination.

« AH ! NON ! REFUSEE ! ... Je me fous de tes motifs pourvu que tu me donnes de quoi bouffer ! J'ai bien assez d'ennuis avec mes problèmes pour ne pas m'apitoyer sur les tiens. Moi, Monsieur, la pitié ne me rebute pas ! Appelle cela comme tu veux, charité, fraternité, solidarité, communauté, christianisme, socialisme, humanisme, hypocrisie, masturbation émotionnelle, ça m'est égal pourvu que tu me donnes de quoi bouffer. Quel que soit le sentiment qui te fait mettre la main à la poche, il est le bienvenu. Quel qu'il soit, il n'empêchera pas ma honte d'avoir à mendier. Toi aussi tu as honte, je le vois bien ; tu as honte quand tu ne donnes pas, mais tu as honte aussi quand tu donnes. Honte de toi, de tes jolis costards, de ta montre en or qui ne marche pas mieux que la mienne en plastique, honte de ton ventre, de ton chaud manteau, du Château Latour que tu as bu au restaurant... Mais n'aie pas honte bordel de merde ! C'est chouette d'être riche ! Je te préfère tellement quand tu es riche que quand tu es pauvre. Mais donne nom de Dieu ! Donne que je puisse bouffer et fous moi la paix avec tes états d'âme ! J'ai pas de quoi m'en payer, moi, des états d'âme ! »